



PAR ICI LA SORTIE

A l'Arctique de la mort

Dans leur val d'Anniviers, un frère et sa sœur se préparent pour un périple particulier, décidant d'aller très haut pour quitter ce bas monde, à la façon des vieux Inuits. Une ode à la simplicité et à la nature signée du Tessinois Walter Rosselli. **Pascal Busset**

Ayant encore la tête et les jambes – c'est en l'occurrence assez important –, «le Nandou» et «la Schmied», frère et sœur, ont décidé de prendre la porte de sortie qui leur convient. De manière plutôt exotique, plus précisément à la façon arctique, même s'ils ne le sont pas, à l'article de la mort. «Les vieux Inuits, lorsqu'ils sentent que le poids des années et les courbatures de la misère les empêchent de se rendre utiles à leur communauté, [...] lorsque même la source des histoires qu'ils aiment à raconter se tarit, que les veillées autour de la lampe à graisse leur deviennent pénibles, lorsqu'ils considèrent qu'ils ne sont plus que

des bouches édentées et des ventres dilatés à remplir, ils retirent le foin de leurs kamiks, se font mener sur la glace et s'y asseyent, le dos bien droit, les jambes bien étirées, attendant patiemment que leur heure vienne, à l'aide du froid et des bêtes sauvages.»

Problème là où ils habitent, la glace, on la trouve plutôt au rayon surgelé de la Migros... Va donc falloir grimper (les jambes, vous disaient-on). Difficile de retirer ses chaussons calfeutrés, «d'espérer en une venue rapide, sereine, de préférence indolore, de l'ange de la mort» quand votre regard accroche «tout au plus quelques névés résiduels, des restes éphémères d'avalanches de l'hiver précédent». C'est donc parti pour une randonnée annoncée comme la dernière. Un pas en avant vers le mystère de l'après, deux pas en arrière dans les souvenirs. Un périple qui est pour le Nandou et la Schmied l'occasion de s'extasier devant les beautés de la faune et de la flore, du retour du gypaète à la majesté de l'aigle royal, du pin au sapin, de l'eau bleu azur d'un torrent aux fruits rouges de l'enfance.



Donner du temps au temps

C'est qu'ils l'aiment leur coin de pays, bien davantage que l'époque – font clairement partie du club «c'était mieux avant» –, ils la chérissent leur montagne! «Pas besoin de la désigner parc national, ça ne ferait qu'attirer les curieux. Cette manie des parcs est une sottise. C'est une mise en scène de la nature au nom du profit. [...] Est-ce que la nature ne vaut rien lorsqu'elle ne coûte rien et ne rapporte rien, alors qu'elle apporte beaucoup?» Ils savent prendre le temps, eux, ce temps qui «ne peut pas être touché, tenu, retenu, emprisonné», qui «n'appartient à

personne, comme le chant du pinson, la piste du renard, le parfum de l'églantier».

On ne sera pas étonné d'apprendre que Walter Rosselli, Tessinois désormais établi dans le Jura, écrit des chroniques paysagères dans la revue *Agricoltore Ticinese*, tant sa prose est naturaliste. *Glace morte* est une ode à la simplicité qui n'a pas peur de la répétition (la légende inuite, les exercices d'étirements matinaux), flirte avec le passéisme, mais sait mettre de la poésie dans ces vies qui à la fois avancent et reculent (un pas en avant, deux en arrière, vous disaient-on). Un sonnet d'Ugo Foscolo, un vers de Rimbaud, une digression sur la cosmologie nordique, l'évocation d'un cauchemar où on dialogue avec un loup – un peu comme le Petit Prince parlait à «son» renard –, n'est-ce pas une façon de repousser l'inéluctable, d'adresser une fin de non-recevoir au Jugement dernier? ■

Glace morte, Walter Rosselli, Editions Slatkine, 148 pages.